



Figures marquantes de la liberté – 2^e rencontre : Pierre Falardeau

Conférence prononcée le 2 novembre 2021 à l'auditorium de la Grande Bibliothèque

Invité : Marcel Jean, directeur général de la Cinémathèque québécoise

Animateur : Éric Bédard, historien

Texte publié le 10 novembre 2022

Sur la liberté :

« Je me bats pour la liberté de mon pays et je me bats pour ma propre libération. »

Sur « l'engagement » :

« On n'a jamais été engagé par personne »

L'enfance

Pierre Falardeau est né à Montréal, le 28 décembre 1946.

Falardeau est très discret en ce qui concerne son enfance. Dans les centaines d'articles, de lettres et de textes qu'il signe, il ne parle pratiquement jamais du milieu dans lequel il a grandi. Il en dira davantage, par exemple, sur la famille de Julien Poulin que sur la sienne : Poulin est issu d'une vraie famille ouvrière, ce qui n'est pas exactement le cas de Falardeau. On trouve quand même quelques détails au fil des années.

C'est ainsi qu'on sait que son père, Alphonse Falardeau (1914-1984) est d'abord employé dans une mercerie avant de devenir gérant de la Caisse populaire de Châteauguay. S'il est né dans l'est de Montréal, Falardeau va donc grandir à Châteauguay.

Si Alphonse est issu de la petite bourgeoisie, la mère de Pierre, Jeannine Ouimet, est de son côté issue d'une famille ouvrière de Saint-Henri. Son père était menuisier, la plupart des membres de sa famille sont restés dans le quartier de Saint-Henri. Malgré son diplôme d'enseignante, Jeannine travaillera d'abord en usine. Ce n'est qu'après avoir élevé ses enfants, à l'âge de 45 ans, qu'elle deviendra « maîtresse d'école ».



Pierre Falardeau fréquente le Collège de Montréal de 1959 à 1965. Source : Ligne du temps, Collège de Montréal.

Jeannine et Alphonse Falardeau ont quatre enfants : trois garçons (Pierre, Jean et Michel) et une fille (Louise). Pierre est l'aîné.

Le collège

Adolescent, il va au Collège de Montréal. Chez les Sulpiciens. Pendant six ans, il sera pensionnaire et portera costume et cravate. C'est à ce moment qu'il développera une aversion totale pour les cravates, symbole d'esclavage à ses yeux. Lorsqu'il est au collège, Pierre fait partie des scouts. C'est là qu'il découvre la nature, qu'il apprend à l'aimer, qu'il découvre la liberté qu'elle lui inspire.

Mais au collège Falardeau s'ennuie. Il y fait toutefois la connaissance de Julien Poulin. C'est Poulin qui parvient à le convaincre de faire du théâtre. En 1965, alors qu'ils sont finissants, Poulin et Falardeau jouent dans *Le bourgeois gentilhomme* de Molière, mis en scène par Paul Buissonneau. Poulin joue Monsieur Jourdain, tandis que Falardeau tient le rôle du Maître d'armes.

La découverte des luttes sociales et de l'indépendance du Québec

Le livre *La liberté n'est pas une marque de yogourt* s'ouvre par la lettre écrite par Pierre le 7 septembre 1984, à l'occasion de la mort d'Alphonse. Julien Poulin va lire cette lettre pendant les funérailles de celui-ci.

Alphonse Falardeau va inculquer à son fils les vertus du coopératisme : rien de plus normal pour un gérant de Caisse pop. Pierre est avec lui, en 1962, au Monument National, lorsqu'Alphonse célèbre la nationalisation de l'électricité avec le groupe Les amis du Docteur Hamel. On sait que le dentiste Philippe Hamel avait été le fer de lance de la lutte contre la Quebec Power, jusqu'à sa mort en 1954.



Alphonse explique à son fils qu'il s'agit d'un combat qui a duré presque 40 ans. Pierre a alors 15 ans. C'est un moment marquant dont il retiendra la patience et la longueur des luttes, l'importance de s'unir dans le même combat, etc.

À cette même époque, Falardeau découvre, dans la bibliothèque familiale, le livre de Laurent-Olivier David sur les patriotes de 1837-1838. C'est dans cet ouvrage qu'il va lire les lettres de Chevalier de Lorimier.

C'est un peu plus tard que Falardeau remarque une affiche du R.I.N. Il est alors touché par les appels à la libération. C'est le début de sa prise de conscience concernant l'indépendance nationale. Il va ainsi vendre le journal *L'Indépendance*, qui était l'organe officiel de communication du R.I.N. (les 99 numéros de la revue ont été publiés de 1962 à 1968).

Toujours à cette époque, Falardeau découvre la revue *Parti pris* dans le dépanneur de son oncle. Il confiera en avoir trouvé la lecture ardue, mais avoir été passionné par l'analyse de la situation coloniale du Québec.

Le nationalisme selon Falardeau

Falardeau est d'abord nationaliste, mais il l'est dans une perspective de libération globale, c'est-à-dire qu'il pose la libération nationale comme un préalable à une véritable amélioration des conditions ouvrières. Au cours des années 1970, il va d'ailleurs être présent dans certains groupes ouvriers. Dans l'avant-propos de l'ouvrage d'entretiens qu'il consacre à Falardeau, René Bou langer raconte comment il a connu Pierre lors d'un congrès du Centre de formation populaire, un organisme ouvrier alors très actif, lors d'un atelier sur la question nationale, qui ne réunissait que quatre personnes tandis que les autres ateliers du congrès en comptaient des dizaines... Cela indique à quel point la relation de la gauche québécoise avec la question nationale a toujours été problématique...

Dans le même ordre d'idées, Falardeau restera longtemps à distance de la Cinémathèque québécoise, qu'il considère dirigée par des marxistes-léninistes peu sensibles à la question de l'indépendance du Québec. Ce malentendu entre l'artiste et l'institution ne se dissipera que tardivement.



Vers la fin de la décennie 1960, il assiste à une conférence donnée par Pierre Perrault. Il dira ne plus se souvenir du lieu ni de l'occasion, ni même des propos exacts tenus par le cinéaste poète. Toutefois, il restera marqué par la langue de Perrault, par la manière dont celui-ci est attaché aux mots, par la façon dont il soupèse chacun d'entre eux, par les envolées galvanisantes de son discours. De Perrault, Falardeau retiendra donc l'importance du langage, une leçon qui portera en particulier à partir du milieu de la décennie 1990, lorsque Falardeau prendra de plus en plus la parole en public.

Le sport

Le jeune Falardeau est un sportif. Il joue au football dans l'équipe du collège, il est champion au 100 mètres... Toute sa vie, d'ailleurs, il s'intéressera au sport. Il a fait du jogging, du kayak, il a escaladé des montagnes tant qu'il a pu, jusqu'à ce que la maladie l'en empêche.

Il s'est passionné pour la boxe. Dès la fin des années 1970, il a le projet de réaliser un documentaire sur le boxeur afro-américain James Scott, condamné pour meurtre et incarcéré dans la prison de Rahway, au New Jersey. Plus tard, avec Manon Leriche, sa compagne, il a réalisé *Le Steak*, sur le boxeur québécois Gaétan Hart. Dans ce film, Falardeau et Leriche s'inspiraient d'un texte bien connu de Jack London, *A Piece of Steak*. Falardeau avait lu énormément de littérature sur la boxe... Parmi ses films favoris, on comptait *Fat City*, de John Huston, un film tourné vers 1972, alors que Huston a 66 ans. C'est l'histoire d'un vieux boxeur qui gagne sa vie en faisant des combats minables de ville en ville dans le sud des États-Unis. Le boxeur fait la connaissance d'un plus jeune dont la carrière prend un tour ascendant... Falardeau aimait que dans ce film, la boxe soit une sorte de métaphore du travail dur, abrutissant, qu'on exerce parce qu'on n'a pas d'autre choix, parce qu'il faut survivre... *Le steak* c'était beaucoup ça, aussi...

Pierre était donc quelqu'un de très physique, caractéristique qu'il avait en commun avec Pierre Perrault, qui était un excellent joueur de hockey qui, sur les plateaux de tournage, s'activait, transportait de lourdes charges, etc.



L'anthropologie

En 1967, à 20 ans, Falardeau s'inscrit à l'université en anthropologie. Il raconte qu'il a choisi cette discipline parce qu'il voulait éviter les professions libérales. Il ne voulait pas porter de cravate, traumatisme de ses années au Collège de Montréal !

Mais l'anthropologie, dans son esprit, c'était aussi une discipline d'aventurier : des gars qui remontaient l'Amazonie en canoë en se faisant manger par des insectes sortis de films d'horreur. Il était donc attiré par la dimension physique de l'affaire, qui rejoignait son tempérament sportif, son goût pour la nature.

Rapidement, il réalise qu'il s'agit aussi d'une véritable discipline intellectuelle. Qu'il faut lire. Alors il lit !

En 1971, Falardeau accompagne le professeur Yvan Simonis en Martinique, à l'occasion d'un projet de recherche sur la communauté tamoule. Quelques images tournées lors de ce séjour sont d'ailleurs placées en ouverture de *Continuons le combat*, la première bande vidéo de Falardeau. En 1973, Falardeau effectue des recherches à Inukjuak, dans le Nunavik, auprès des populations inuites.

Ses études en anthropologie vont le prédisposer à découvrir la pratique vidéographique.

Découverte de la vidéo

À la fin de la décennie 1960, le Groupe de recherches sociales de l'Office national du film du Canada, projet découlant du programme Société nouvelle/Challenge for change, réalise les premières expériences vidéographiques au Canada. En 1971, Robert Forget parvient à convaincre la direction de l'ONF de créer un centre de service de soutien à la production et à la diffusion, Vidéographe (Expression jeunesse). Il s'agirait du premier centre de production de vidéo indépendante au monde.

Pierre Falardeau, qui est alors étudiant en anthropologie, compte parmi les premiers utilisateurs des équipements du Vidéographe.

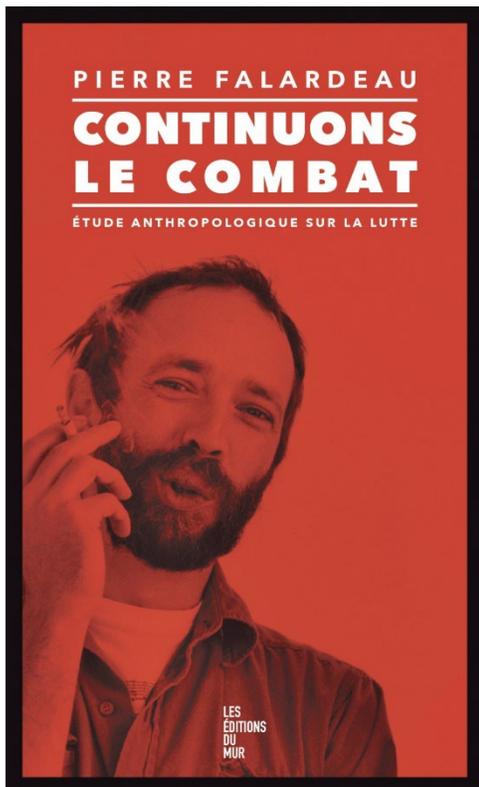


Pierre Falardeau en 1976 sur le tournage du film *À force de courage*. Source : Vidéographe.

Il a alors 24 ans et connaît un certain nombre de films de l'ONF : les films de Perrault tournés à l'île-aux-Coudres, *Bûcherons de la Manouane* d'Arthur Lamothe, *À Saint-Henri le 5 septembre* par le collectif initié par Hubert Aquin... Ce sont des films appartenant au « cinéma direct », une révolution technique et esthétique qui s'opère dans le milieu du cinéma documentaire à la fin de la décennie 1950, simultanément aux États-Unis, en France, au Québec et dans quelques autres foyers. Le cinéma direct permet de saisir la parole et le geste de l'homme en action, c'est-à-dire là où ça se passe, quand ça se passe.

Falardeau va d'abord travailler en vidéo non pas par conviction, mais par obligation. Le cinéma (la pellicule, l'équipement) coûte cher; il n'a pas d'argent. Il se tourne vers la vidéo parce que c'est le support qui est disponible : c'est ce qu'on offre alors aux jeunes.

En bon anthropologue, il veut d'abord faire un film sur un spectacle ritualisé des milieux populaires : la lutte. Il a lu le texte de Roland Barthes sur le sujet, mais n'a pas vu le film de l'ONF qui s'en inspire (*La lutte*, 1961). Tout le monde lui dit qu'il doit voir le film tourné



Continuons le combat, mémoire de maîtrise déposé en 1975 et publié en 2019 aux Éditions du Mur.

par Brault, Carrière, Fournier et Jutra. Il le voit presque à contrecœur, convaincu que ce qu'il veut faire n'a aucun rapport avec ça... et le visionnage confirme son intuition. En fait, le point d'ancrage du film de Falardeau est l'aliénation des masses, ce qui le distingue à la fois du film de l'ONF et de la pensée de Barthes.

Cette bande vidéo, intitulée *Continuons le combat*, va servir de base à son mémoire de maîtrise. Autour de 1973, Michel Brault, l'un des créateurs de *La lutte*, écrit d'ailleurs une lettre à la direction du département d'anthropologie de l'Université de Montréal pour convaincre celle-ci d'accepter que le mémoire de maîtrise de Falardeau soit fondé sur cette bande vidéo. Le département d'anthropologie va accepter que *Continuons le combat* soit déposé et complété par un discours théorique et critique. Terminé en 1975, le mémoire

de maîtrise de Pierre Falardeau a d'ailleurs été publié en 2019 aux éditions du Mur. Il s'agit possiblement de la première maîtrise soutenue sur la base d'un document audiovisuel au Québec.

Sur le plan technique, Falardeau s'intéresse à l'image et a tendance à négliger le son. Dans son association avec Julien Poulin, c'est ce dernier qui prendra en charge cet aspect des films. Falardeau est à la caméra et Poulin s'occupe du système d'enregistrement sonore.

Pea Soup

Pea Soup peut être considéré comme l'aboutissement de la période vidéographique de Falardeau et Poulin. Par l'utilisation sarcastique de la musique du *Monde merveilleux de Walt Disney*, sur des images de touristes visitant Montréal, par ses séquences montrant des joueurs de boulingrin à Ville Mont-Royal, aussitôt suivies d'images d'ouvrières dans



l'industrie du vêtement, on sent d'emblée l'influence du Gilles Groulx d' *Entre tu et vous...* *Pea Soup* est ainsi un impressionnant collage illustrant les différences de classes sociales, parlant d'aliénation et des mécanismes qui rendent celle-ci possible.

De ce vaste catalogue, l'Histoire retiendra surtout l'entretien avec le petit Paul Ross, le PFK Kid, qui se trouve au beau milieu du film et que les cinéastes font parler alors qu'il se gave de poulet frit.

Falardeau, l'intellectuel

Il a étudié l'anthropologie. Il connaît la pensée brechtienne (qu'il cite et qu'il met en application), il se réfère aux *Écrits corsaires* de Pasolini, il admire Jean-Paul Sartre, Frantz Fanon, Pablo Neruda... Il cite La Boétie... Falardeau est à la fois un homme du peuple et un intellectuel. Dans le *Couac*, il tiendra d'ailleurs une chronique « littéraire » (1997-2003), parlant avec style et enthousiasme des livres qu'il lit, essentiellement des ouvrages à propos politique et historique, souvent en lien avec la question du colonialisme. Sa chronique est rédigée sur le ton de la vulgarisation.

Fait intéressant, alors qu'il travaille avec Gaston Miron aux dialogues de *15 février 1839* (2001), son film sur l'exécution des patriotes, le cinéaste a un désaccord avec le poète quant à la façon dont De Lorimier doit s'exprimer. Selon Miron, il faut tenir compte du fait que De Lorimier était notaire et, par conséquent, le doter d'un vocabulaire plus large, d'un langage châtié. Pour Falardeau, qui donne en exemple son propre cas, le fait d'être un intellectuel n'implique pas nécessairement de refuser la langue populaire.

Falardeau est donc un intellectuel. Détenteur d'une maîtrise en anthropologie, lettré, capable de se référer à l'Histoire et/ou aux écrits de nombreux auteurs, il écrit des centaines et des centaines de pages tout au long de sa vie.

Toutefois, Falardeau abhorre l'intellectualisme. Il ne subordonne pas la volonté à la pensée, l'action à la pensée.



Julien Poulin dans le rôle d'Elvis Gratton.
Photo : © Carl Valiquet. Coll. Cinémathèque
québécoise, 1995.1082.PH-12.

Falardeau cinéaste, oui. Cinéphile?

Falardeau était cinéaste, c'est incontestable. La plupart de ses films sont soutenus par la critique. Il reçoit un prix Génie à Toronto pour le court métrage *Elvis Gratton* (ce qui est tout de même ironique). *Le steak* et *Le party* lui valent deux autres nominations à Toronto. *Le temps des bouffons* est primé au prestigieux festival de courts métrages de Clermont-Ferrand. *Octobre* lui vaut le prix L.E. Ouimet Molson remis au meilleur long métrage québécois de l'année par l'Association québécoise des critiques de cinéma. *15 février 1839* reçoit neuf nominations aux prix Jutra et remporte quatre trophées, dont des prix aux acteurs Luc Picard et Sylvie Drapeau.

Les trois longs métrages consacrés au personnage d'Elvis Gratton reçoivent cependant une tout autre réception. Boudés par la critique, voire même violemment pris à partie (*Elvis Gratton III : la vengeance d'Elvis Wong*), ces films remportent un réel succès public. Le personnage d'Elvis Gratton donnera même naissance à une série télévisée (*Bob Gratton : Ma Vie/My Life*) qui sera produite et diffusée de 2007 à 2009. Au total, c'est 41 épisodes de 30 minutes qui seront produits. Il est toutefois important de noter que si Pierre Falardeau a donné son accord à la production de cette série, il a refusé toute implication dans ce projet.

Falardeau, par ailleurs, n'était pas ce qu'on appellerait un cinéphile. Il aime les films politiques, le cinéma social, certains films sportifs, mais abhorre le formalisme. Dans un texte publié dans *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, il s'insurge avec toute la verve qu'on lui connaît contre la critique qui semble louer unanimement *Ran* d'Akira Kurosawa. Pour lui, il s'agit d'un exercice de style vain, qui n'a aucune résonance sociale et il est outré que les critiques – pas seulement les critiques québécois, mais aussi les Américains qui,



selon les exemples qu'il cite, vont encore plus loin dans la surenchère d'éloges – n'aient pas assez de superlatifs pour qualifier le film.

Rencontre avec Francis Simard

Au milieu des années 1970, le felquiste Francis Simard, alors emprisonné au centre de détention Archambault, contacte Pierre Falardeau. Simard est en charge des activités socio-culturelles de la prison. Les deux hommes vont se lier d'amitié. Falardeau va visiter régulièrement Simard en prison, et de cette relation vont naître deux films : *Le Party*, inspiré d'une fête organisée par Simard en prison, et *Octobre*, qui trouve sa source dans le livre *Pour en finir avec octobre* écrit par Simard avec la collaboration de Bernard Lortie, Jacques Rose et Paul Rose.

Octobre, l'histoire d'une « patate chaude [1] »

Le projet de faire un film portant sur la Crise d'octobre commence à germer très tôt après la rencontre de Falardeau avec Simard. Ce projet, le cinéaste y travaillera pendant près de quinze ans, signant huit versions d'un scénario qui essuiera de nombreux refus. L'Office national du film du Canada, qui avait financé l'écriture du scénario, se retirera finalement du projet. Une controverse éclate, sur fond de tentative de censure, lorsque le sénateur libéral Philippe Gigantès exhorte Téléfilm Canada à ne pas soutenir financièrement le film. Cet événement expose le problème de l'indépendance des organismes de financement gouvernementaux et de la confidentialité des dossiers. En effet, comment le sénateur a-t-il pu recevoir copie d'un scénario qui n'a été ni tourné, ni financé? Comment se fait-il qu'un fonctionnaire de Téléfilm Canada ait pu transmettre un document confidentiel et protégé par le droit d'auteur sans qu'aucune enquête n'ait été déclenchée?

Le temps des bouffons

Le projet du *Temps des bouffons* remonte à 1985, soit l'année du premier long métrage d'Elvis Grattton (*Le King des kings*), quatre ans avant *Le party*. C'est Manon Leriche, la compagne de Falardeau, enceinte de leur fils Jules, qui parvient à convaincre les organisateurs et la direction de l'hôtel Reine-Elizabeth de les laisser filmer la soirée de célébration du Beaver Club. Officiellement, l'équipe de tournage est composée d'étudiants



de l'UQAM faisant un travail sur le commerce des fourrures. Dans les faits, Leriche et Falardeau sont accompagnés de trois techniciens issus de l'ONF qui acceptent alors de travailler bénévolement.

Il faudra huit années avant que Falardeau se décide à monter le matériel et à écrire un commentaire. Le film est terminé en 1993, il fait quinze minutes. Falardeau fait fabriquer une centaine de cassettes VHS du film, qu'il vend cinq dollars pièce. Sur chaque cassette, un message : « Ce film appartient à tous. Il doit circuler. Comme une bouteille à la mer, en dehors des circuits officiels. Libre et sans contrôle. Regardez-le. Montrez-le. Faites-en des copies. Ensuite, refilez l'original à un autre. Merci. »

Les médias s'emparent de l'histoire. On fait grand cas de cette œuvre clandestine, produite en dehors de toutes les institutions, qui y va d'une charge violente contre la bourgeoisie colonisée. C'est à partir de là qu'on commence vraiment à décrire Falardeau comme un polémiste.



Luc Picard dans le rôle de François-Marie-Thomas-Chevalier de Lorimier, *15 février 1839*.
Photo : © Carl Valiquet. Coll. Cinémathèque québécoise, 2003.0116.PH-07.

**15 février 1839**

Le financement de *15 février 1839* est encore plus difficile que celui d'*Octobre*. Le cinéaste et sa productrice essuient de nombreux refus. Fait inusité, le scénario du film sera même publié quatre ans avant le début du tournage ! Bien avant les Kickstarter et les GoFundMe, une campagne de financement populaire est montée, qui permet d'amasser 60 000 \$. Au final, avec la contribution des organismes de financement fédéraux et provinciaux, le film sera tourné avec un budget de 3,5 millions de dollars, en CinémaScope, « pour reconnaître l'ampleur du tragique destin des Patriotes », comme l'écrira bellement le monteur Claude Palardy.

Une cohérence thématique, une cohérence esthétique

Le phénomène *Elvis Gratton* mis à part, Pierre Falardeau a réalisé trois longs métrages d'une extrême cohérence. Il y est question de liberté, de lutte, d'hommes placés dans des situations extrêmes, d'hommes sous tension, dans des espaces confinés (une prison, une planque, une prison). Ce sont d'abord et avant tout des univers masculins : il y a peu de femmes dans le monde selon Falardeau, et celles-ci se trouvent en périphérie : le personnage de chanteuse joué par Lou Babin dans *Le party*, l'épouse de de Lorimier interprétée par Sylvie Drapeau dans *15 février...* En elles résonne le drame de leur amoureux, mais elles demeurent au second plan. Linda, la femme d'Elvis Gratton, est même enlevée par les extra-terrestres au début du deuxième long métrage, ce qui montre à quel point son personnage est accessoire. Donc, pour les personnages féminins, Falardeau n'est pas George Cukor...

L'action de ces trois films – *Le party*, *Octobre*, *15 février 1839* – se déroule sur une durée réduite : quelques heures dans le premier film, environ une semaine dans le deuxième, 24 heures dans le troisième. Si on ajoute à ces trois films *Le jardinier des Molson*, ce projet que Falardeau n'a pas réussi à financer, les paramètres ne changent pas : un espace confiné (une tranchée), un récit se déroulant sur une courte période de temps (quatre jours), un monde d'hommes mis sous tension par la proximité de la mort...



Le jardinier des Molson

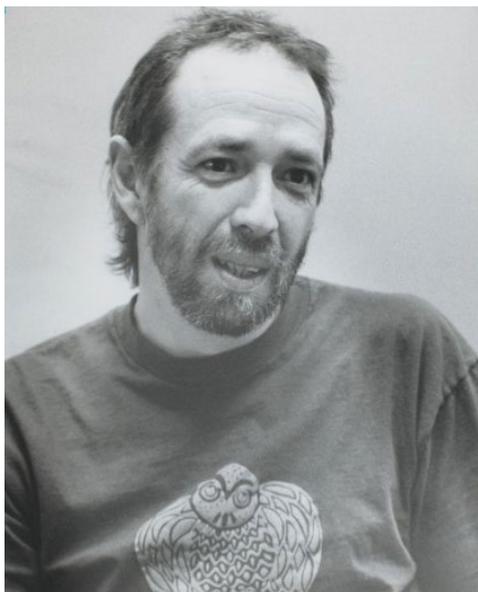
Le dernier projet cinématographique de Falardeau s'intitule *Le jardinier des Molson*. Après toutes les difficultés rencontrées pour financer *15 février 1839*, Falardeau se lance dans un autre projet, dans lequel il raconte quatre jours dans la vie d'une section du 22^e régiment, fin 1918, dans le nord de la France. Quatre jours et quatre nuits d'horreur et d'angoisse vécues par les soldats placés aux avant-postes, qui savent que les Allemands creusent un tunnel sous terre pour y placer des explosifs et détruire leur position.

Il s'agit d'un projet entouré d'une certaine tristesse, puisqu'il marque la fin de la relation professionnelle entre Falardeau et sa productrice Bernadette Payeur, complices depuis le premier *Elvis Gratton*.

Le scénario sera publié en 2012, soit trois ans après le décès de Pierre, puis, à la suite d'une campagne de sociofinancement, publié sous forme de bande dessinée, en 2016, avec les dessins de Richard Forgues (Forg).

Polémiques

Falardeau a été au centre de nombreuses polémiques, l'une des plus violentes concernant une chronique publiée en mars 2004, lors du décès de Claude Ryan, ancien directeur du Devoir et ministre dans les gouvernements de Robert Bourassa et de Daniel Johnson, texte dans lequel il écrit : « Voilà enfin une bonne chose de faite ! Claude Ryan vient de mourir. Ne reste plus qu'à l'embaumer et à fermer le couvercle. Avec sa belle tête de sous-diacre empaillée et mangée par les mites, il n'aura fait, en mourant, qu'officialiser une situation qui perdurait depuis longtemps. » Cela avant de conclure par un tonitruant : « Salut pourriture ! » Le gouvernement du Québec réclamera publiquement des excuses tandis que le Parti Québécois et le Bloc québécois prendront leurs distances avec les propos du cinéaste et pamphlétaire. En 2009, dans sa présentation du texte dans le recueil *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*, Falardeau écrit : « En y repensant aujourd'hui j'en retire une certaine fierté. Je redécouvrais la force des mots, le pouvoir de l'écriture, la violence de la plume, la force de la littérature. Et la solitude. »



Pierre Falardeau vers 1994. Photographie non identifiée. Source : BAnQ, Fonds La Presse, 06M,P833,S2,D1874.

Dans le même ordre d'idées, en 1994, lorsqu'il reçoit le prix L. E. Ouimet-Molson remis par l'Association québécoise des critiques de cinéma au meilleur film québécois de l'année, il accepte le chèque qui lui est remis mais dénonce du même souffle le rôle historique de la brasserie Molson, ce qui contribue à mettre fin à la commandite du prix par cette entreprise. À ce propos, Falardeau écrira : « J'ai pris les 5000 \$ [...] On m'a accusé d'être inconséquent : si on crache dans la soupe, il faut refuser l'argent dans un geste de grand seigneur. Peut-être. J'étais entièrement conscient de la contradiction de mon geste. Cette contradiction, je l'assume totalement. Je ne suis

malheureusement pas un grand seigneur, mais un simple artisan. Et j'avais besoin de cet argent pour nourrir ma famille. Et c'est pas de la littérature. Comme je l'ai écrit ailleurs, quand on est pauvre, il faut parfois marcher sur son honneur. »

Il ne s'agit ici que de quelques exemples, tant les polémiques entourant les déclarations de Falardeau ont été nombreuses.

Pierre Falardeau en quelques lignes

Cinéaste, polémiste, indépendantiste, Pierre Falardeau est connu pour son franc parler et son langage coloré, souvent qualifié de vulgaire. Mais c'est un personnage complexe : véritable homme du peuple, c'était pourtant aussi un intellectuel, lettré, détenteur d'une maîtrise en anthropologie de l'Université de Montréal, pionnier de l'utilisation de l'audiovisuel dans le cadre des études universitaires, l'une des figures majeures de la vidéo politique au Québec. Pourfendeur de l'impérialisme culturel et économique, il a créé avec Julien Poulin le personnage d'Elvis Gratton, devenu depuis un mythe populaire symbolisant l'aliénation et l'acculturation québécoises. Le succès remporté par *Elvis Gratton* permit au cinéaste de tourner des films plus ouvertement politiques (*Octobre; 15*



février 1839) et pava ainsi la voie à sa reconnaissance tardive auprès de la critique. Son audace (*Le temps des bouffons*) a fait de lui l'un des principaux porte-voix du discours indépendantiste au cours des décennies 1990 et 2000.

Notes

- [1] Ce titre est emprunté à une entrevue avec Pierre Falardeau, réalisée par Marie-Claude Loiselle et Claude Racine, pour la revue *24 images*.

Dates importantes

- 28 décembre 1946 : Naissance à Montréal.
- 1961 : Dans l'ouvrage sur les Patriotes de Laurent-Olivier David, il prend connaissance des lettres de Chevalier de Lorimier. Falardeau a alors 15 ans.
- 1981 : Création du personnage d'Elvis Gratton (il s'agit possiblement du seul grand mythe québécois qui soit exclusivement cinématographique).
- 1993 : Le phénomène *Le temps des bouffons*. Une distribution inédite sur cassette VHS, un phénomène social, la quintessence de sa conception d'un cinéma de combat où tous les coups sont permis.
- 1995 : Publication du recueil *La liberté n'est pas une marque de yogourt*. À l'invitation d'Alain Stanké, Falardeau regroupe quantité de textes de différentes natures. C'est la confirmation de son statut de polémiste après *Le temps des bouffons*. Cette étiquette, plus que toute autre, lui collera à la peau jusqu'à son décès.
- 25 septembre 2009 : Décès à l'âge 62 ans.